

LA SUPERVISION A LA LUMIERE DE LA REFLEXION PHILOSOPHIQUE

Travail de fin de formation
formation de superviseurs
dans le domaine de l'action
sociale et psychosociale
2008

Saïda JUSTO

Janvier

TABLE DES MATIERES

Introduction	p.3
La responsabilité sous le regard d'Emmanuel Levinas	p.5
Le doute sous la loupe de Michel de Montaigne	p.9
La philosophie vue par Alexandre Jollien	p.14
Conclusion	p.19
Annexe : aperçu biographique des philosophes choisis	p.21
Bibliographie	p.24

INTRODUCTION

L'idée du sujet de ce travail a commencé par un hasard. Au début l'année dernière, j'ai assisté à une conférence dont le thème n'avait aucun lien direct avec la supervision et la philosophie. Mais en sortant, une librairie tenait un stand sur lequel étaient présentés quelques ouvrages. La foule s'y pressait, mais un tout petit coin du stand était encore disponible et le seul livre auquel j'ai pu accéder, à ce moment, était « Eloge de la faiblesse » d'Alexandre Jollien. Je ne connaissais pas cet auteur, mais à la lecture de la quatrième de couverture, je fus immédiatement piquée par la curiosité. J'ai donc acheté ce tout petit bouquin et l'ai dévoré en quelques heures, bien qu'habituellement je sois très lente à la lecture qui a malheureusement un puissant effet soporifique sur moi. Cet ouvrage m'a rappelé combien la philosophie m'avait intéressé et stimulé lors de mes études gymnasiales.

Parallèlement à la découverte de Jollien, je devais choisir un livre pour le travail de fiche de lecture demandée en formation de supervision. Après un premier choix qui, je dois bien l'avouer ne me motivait pas vraiment, j'ai décidé de réaliser ce travail sur un autre livre d'Alexandre Jollien : « La construction de soi ». Cette expérience n'a fait qu'alimenter mon intérêt pour la dimension philosophique.

Lors des premiers jours de formation en supervision à Fribourg, un exercice m'avait laissé quelque peu perplexe. Il s'agissait pour chacun des étudiants de se regrouper en fonction des référentiels utilisés dans sa pratique professionnelle. Alors que je voyais mes camarades s'animer avec assurance pour rejoindre un groupe, je restais avec un énorme point d'interrogation et un sentiment de flou. Lorsque j'ai commencé mon premier suivi de supervision et, au fur et à mesure de la formation, cette question du référentiel m'a habité. Avec les ouvrages de Jollien, je me suis également souvenue de la lecture passée de « Le temps et l'autre » d'Emmanuel Levinas. Petit à petit, je remarquais dans ma pratique de superviseure que j'utilisais certaines pensées soulevées par ces philosophes pour enrichir ma réflexion et mon vécu en supervision.

Ce constat m'a alors amené à penser qu'il pouvait probablement exister un lien possible entre la supervision et la pensée philosophique. J'ai saisi l'opportunité de ce travail de fin d'études pour creuser cette question et essayer de comprendre en quoi la lecture de certains textes philosophiques pourrait être utile à la supervision. Bien entendu, je n'ai pas la prétention de traiter la philosophie dans son ensemble, car elle est bien trop vaste. De plus, je ne m'inscris pas du tout dans la catégorie des érudits. Dans ce travail, je me positionne plutôt en curieuse, qui décide de pousser la porte de quelques jardins et d'y parcourir certains sentiers.

L'espace philosophique recèle une multitude de jardins divers dont les parfums sont plus alléchants les uns que les autres. Mais pour ne pas me perdre, il m'a fallu faire un choix. Pour choisir, j'ai décidé de réunir plusieurs critères. Tout d'abord, j'ai souhaité que ce travail alimente mon plaisir à la tâche et, par conséquent, j'ai choisi des philosophes à la lecture desquels j'avais ressenti un vif intérêt. Quant à mon second critère, il s'agissait pour moi de porter mon choix sur ceux qui abordaient des questionnements rejoignant les préoccupations qui m'habitent actuellement dans l'exercice de la supervision. Puis, j'ai tenu à garder des philosophes dont le langage restait à la portée de ma compréhension. Enfin, j'ai pensé qu'il pouvait être intéressant de sélectionner des générations différentes.

En regard des critères précédemment évoqués, je me suis donc aventurée à pousser la porte de trois jardins. En entrant dans celui d'Emmanuel Levinas, j'hume le parfum de la responsabilité. Dans celui de Michel de Montaigne, je cueille le doute. Derrière la porte du jardin d'Alexandre Jollien, je pars à la recherche de « *Dame Philosophie* », comme il se plaît à la nommer, afin de comprendre en quoi elle peut bien m'être utile, en particulier dans l'exercice de la supervision.

Toute impatiente que je suis à l'idée de me laisser aller à mes explorations, avant de pénétrer en chacun de ces domaines fleuris, j'ai à cœur de vous soumettre, en annexe, une présentation succincte des propriétaires, car je pense que la biographie de ces derniers a inspiré la « bio-graphie » de leurs jardins.

LA RESPONSABILITE

Lorsque je pense à la place que cette notion de responsabilité a prise et prend encore dans ma vie, c'est l'image du chewing-gum collé sous ma chaussure qui me vient à l'esprit. Spontanément, j'ai cette désagréable sensation que ma marche s'en trouve entravée et qu'il me faut malgré tout cheminer un bon moment avec cette matière à la fois souple, extensible et collante qui me lie au sol, avant que le chewing-gum s'assouplisse ou s'assèche suffisamment pour que je puisse l'ôter et sentir ma démarche sans entrave.

(Passage retiré du document original)

Aujourd'hui, je l'avoue, il me reste une part de malaise avec cette notion de responsabilité et, inévitablement, je retrouve ce malaise dans ma pratique de superviseuse. Je me sens perdue quant à ma responsabilité dans l'espace de supervision et beaucoup de questions se bousculent en moi : Suis-je responsable ? Si oui, de qui et/ ou de quoi ? Suis-je seule à porter la responsabilité ? Ai-je une vision juste et claire de ce qu'est la responsabilité ? Est-ce un bien d'être responsable ? Lorsque je suis en supervision, est-ce que j'assume mes responsabilités ? Est-ce que je prends des responsabilités qui ne devraient pas être les miennes ?

Des paroles prononcées par les enseignants à la formation de supervision ou par mes camarades retentissent en moi comme un écho, pour essayer d'éclaircir cette nébuleuse : « *Je ne suis pas responsable de l'autre* », « *La rencontre, c'est aller vers quelqu'un qui vient* », « *En tant que superviseur je pose le cadre et j'en suis garant* », « *Je chemine aux côtés du supervisé mais ne détermine pas la direction à prendre* », « *Accepter de rester dans le tunnel* », « *Accepter de rester dans le silence* », « *C'est le supervisé qui sait* ».

Tout se mélange en moi et une sensation de vertige m'emporte. Mon estomac abrite une boule compacte et mon cœur palpite...c'est l'angoisse, la panique. J'ai envie de crier « Aidez-moi ! Où est ma place ? ».

Si je consulte Emmanuel Levinas au sujet de cette notion de responsabilité, peut-être m'ouvrira-t-il une piste ? A la lecture de « *Le temps et l'autre* », je comprends que la responsabilité est intimement liée à la notion d'altérité qui est elle-même liée à celle de l'identité. « *Je* » ne trouve définitivement un sens à son existence, à qui il est pleinement, qu'en étant confronté à l'altérité pure. Or, lorsqu'il rencontre « *l'Autre* », le sujet ne doit pas chercher à trouver les similitudes entre lui et l'Autre, sinon ce dernier devient un alter ego et est assimilé à soi. Cette assimilation est incompatible avec la notion d'altérité, puisque celle-ci implique quelque chose qui est totalement hors de soi, sur lequel le sujet n'a aucune maîtrise. De même, aux yeux de Levinas, l'acte même de connaissance de l'autre, est une assimilation à soi. De là naît une paradoxale distance-proximité. Distance, parce que pour maintenir l'altérité de l'autre je ne dois pas chercher à le connaître, à l'assimiler. Et proximité, parce que c'est l'autre qui me permet d'être pleinement, de donner du sens à mon identité d'être. Ma responsabilité vis-à-vis de l'autre devient alors totale, car j'ai à ne pas assimiler l'autre à moi. Autrement dit : « *La préoccupation éthique de Levinas, (...) consiste d'abord à ne pas réduire l'autre à un objet, ni à la mesure de ce que je suis. (...) Nous trouvons dans notre « entendement » l'idée d'une altérité irréductible, et c'est en considérant autrui du point de vue de cette idée que nous entrons dans la responsabilité : ne pas réduire cette altérité au déjà connu, « laisser être » l'altérité d'autrui* » (« Levinas : la responsabilité est sans pourquoi », ZIELINSKI Agata, p.69 et p.103, Presses Universitaires de France, 2004).

Ces propos me rappellent à une des séances de supervision que j'ai vécue. Il s'agissait de notre cinquième entrevue et la supervisée m'évoquait une situation devant laquelle elle se sentait comme devant un mur. Depuis plusieurs séances, j'avais une hypothèse sur les raisons de ce mur et j'avais en tête d'amener la supervisée à en prendre conscience. A la fin de l'heure de la supervision, celle-ci verbalise « enfin » les raisons que je supposais. J'avais un sentiment de fierté à l'idée de lui avoir permis une « révélation ». Ma fierté s'est très vite effondrée lorsque la supervisée s'est exclamée : « *Ah mais ça fait des années que j'ai réalisé d'où viennent ces difficultés, mais mon problème là c'est que je suis toujours derrière le mur et que je ne vois pas comment le franchir !* ». J'étais alors dans mes petits souliers. En regard de l'apport de Levinas, je peux dire aujourd'hui que je n'avais pas assumé alors ma responsabilité vis-à-vis de l'altérité de ma supervisée. J'avais réduit ses préoccupations aux miennes. Je n'avais répondu qu'à mon besoin de satisfaire mon ego.

Voilà au moins un point d'éclaircissement sur une de mes responsabilités dans la supervision : je suis responsable de ne pas assimiler l'autre à moi.

Ce constat pourrait paraître aller de soi, mais dans la pratique, je trouve que ça n'est pas si évident qu'il y paraît. En effet, quand un supervisé me rapporte une situation, je ne peux m'empêcher d'avoir des a priori et de faire des hypothèses qui risquent d'enfermer l'autre dans la représentation que j'ai de lui. Tout récemment, une supervisée me rapporte une situation sur son lieu de stage. Elle m'explique que les éducateurs du groupe où elle fait son stage, avec son accord préalable, l'ont chargée de procéder seule au coucher des enfants de ce groupe. Les premières fois qu'elle a expérimenté cette tâche, tout s'est bien passé et elle s'est sentie à l'aise dans son rôle. Pendant ce temps, les éducateurs étaient en colloque à l'étage du dessous et donc disponibles en cas de besoin. Mais la dernière fois, la stagiaire dit avoir vécu ce moment comme « *une catastrophe* ». Elle m'explique qu'un des enfants refusait d'aller se coucher et s'amusait à courir dans les couloirs. Elle avait beau essayer de le raisonner, mais que ce soit par la douceur ou par l'autorité ou même en essayant de susciter son intérêt en lui proposant la lecture d'une histoire, celui-ci ne l'écoutait pas. Lorsque j'interroge la supervisée sur comment elle s'est sentie durant ce moment, elle me répond : « *Désemparée et hyper énervée. Je ne savais plus quoi faire pour qu'il aille se coucher* ». Au lieu de lui demander quel était son questionnement par rapport à cette situation, avec ce dont elle m'avait parlé dans les précédentes séances, j'avais en tête l'idée qu'elle craignait que les éducateurs ne la sente pas à la hauteur de la tâche confiée, si elle ne réussissait pas à convaincre l'enfant d'aller se coucher. Heureusement, je lui ai posé la question directement et elle m'a répondu très clairement que ça n'était pas le cas et qu'elle était même descendue pour avertir un des éducateurs de la situation. Si je ne lui avais pas fait part directement de mon hypothèse, je suis persuadée que j'aurais été parasitée par cela et que mes interventions se seraient orientées pour essayer de confirmer cette idée.

Contrairement à ce qu'affirme Levinas, je ne pense pas pouvoir m'empêcher de chercher à « saisir » l'autre, d'essayer de le connaître davantage, de l'appréhender. Il m'est d'avis que ma condition humaine fait que, face à l'autre, je suis inévitablement dans la recherche de « qui es-tu ? » et que c'est là un moyen de pouvoir essayer d'être « avec ». Mais en même temps, je conçois parfaitement qu'il m'est impossible de saisir l'autre de manière complètement objective et exhaustive. A partir de cette réflexion, contrairement à Levinas qui parle de la nécessaire passivité du sujet comme condition de sa responsabilité face à autrui, j'y vois quelque chose de dynamique. Là où je fais un pas pour essayer de comprendre l'autre, je dois faire un pas pour mettre au conditionnel ce que je pense avoir appris de lui, afin de ne pas l'enfermer dans mes représentations et de le « laisser être ». Ma responsabilité serait donc de permettre une ouverture sur l'autre, quelque chose de non figé. Or, je remarque par exemple que, bien souvent, mes interventions, en tant que superviseuse, se déclinent en questions fermées. Ces questions ne favorisent pas la pleine expression du supervisé. Elles ne lui laissent que peu de diversité possible dans ses réponses. Alors qu'une question ouverte va impliquer davantage de lui-même dans la réponse et, sans doute, lui permettre plus de liberté dans le cheminement de sa propre réflexion.

Je perçois également qu'il y a une dimension de pouvoir, de maîtrise sur l'autre, qui peut être un risque de dérapage dans l'idée de responsabilité. Récemment, une supervisée m'expliquait qu'un de ses objectifs de stage était de soutenir la réintégration scolaire d'un enfant à l'école publique. Cet enfant avait été retiré de l'école publique pour être placé dans un foyer et suivre sa scolarité dans cette même structure. Cela faisait cinq mois que l'enfant avait réintégré le système scolaire public. L'enseignante, l'enfant et la supervisée ou l'éducateur du foyer se rencontraient une fois par semaine pour voir ensemble ce qui n'allait pas et comment le réajuster. De par le suivi particulier qu'elle avait avec cet enfant, la supervisée avait noué un lien avec lui. Depuis plusieurs semaines, l'enfant ne voyait plus sa famille, car certains faits avaient conduit le Service de Protection de la Jeunesse à dénoncer la négligence des parents et ceux-ci avaient l'interdiction de voir leur enfant. Lors des derniers entretiens avec l'enseignante, la supervisée avait été informée que, contrairement à ses débuts encourageants, l'enfant était en train d'adopter un comportement qui rendait de plus en plus difficile l'enseignement (il ne faisait pas ses devoirs, était présent sans être attentif, faisait des actes de délinquance sur ses jeunes camarades). La supervisée pressentait que, bientôt, l'enfant serait renvoyé de cette école et qu'il devrait réintégrer l'enseignement du foyer. Elle m'exposait cette situation en disant : « *J'ai de la peine pour lui. L'école publique c'était sa seule chance de s'en sortir. Il risque de finir en prison plus tard. Je me demande qu'est-ce que je peux faire pour qu'il arrête de se saboter.* ». La supervisée exprimait également son sentiment de frustration. En plus d'autres thèmes, nous avons travaillé sur les besoins. Je lui ai demandé de me dire, à son avis, qu'elle était le besoin de cet enfant. Elle m'a d'abord répondu : « *Qu'il arrête de tout saboter pour pouvoir réussir à l'école et s'en sortir* ». J'ai demandé : « *Vous pensez que c'est son besoin à lui ? C'est ce qu'il dirait si on le lui demandait ?* ». La supervisée m'a expliqué que cet enfant ne répondait jamais à ce genre de questions. J'ai demandé à la supervisée d'imaginer ce qu'il dirait s'il était d'accord de répondre. Celle-ci s'est alors exclamée : « *Pour moi, son besoin c'est de réussir à l'école. Mais je pense que pour lui, son besoin serait de voir sa mère.* ». Cet exemple illustre à mon avis assez bien les écueils que l'on peut rencontrer en s'imaginant responsable de l'autre, malgré toute la bonne foi dont on peut faire preuve. L'expression « C'est pour ton bien ! » cache souvent un « C'est pour me sentir bien ». Moi-même, je me sens souvent marcher sur le fil de ce genre d'écueil avec les supervisés. Je suis sous tension car, d'un côté le fait de suivre mon intuition ou mes a priori a quelque chose de rassurant et me donne une certaine maîtrise de ce qui se passe. Mais d'un autre côté, je sais que je biaise ainsi le vrai travail du supervisé. Il me faut donc sans cesse me questionner, parfois après coup, sur l'utilité de mes interventions : « A quoi ou à qui ça sert ? ». Bien entendu, si je prends la métaphore du chemin en supervision, il m'est plus rassurant et confortable de choisir et déterminer la direction à prendre. Mais si je me désigne comme responsable de cela, je ne permets pas au supervisé son exploration et je perds également la richesse de ce qu'il peut m'amener à partager à ses côtés. De plus, je ne lui montre pas que je lui fais confiance. En croyant faire au mieux pour les autres, on s'aveugle parfois soi-même. Une professionnelle avec laquelle je menais une supervision m'exposait à quel point c'était lourd pour elle d'être « la responsable » de son équipe. Elle avait le sentiment que ses trois autres collègues attendaient cela d'elle. En déplaçant sa manière de voir les choses, elle a réalisé que de laisser ses collègues partager les responsabilités qu'auparavant elle assumait seule, était pour elle une manière de leur témoigner sa confiance. Cela lui a également permis de se débarrasser du sentiment de culpabilité qu'elle ressentait à l'idée de ne pas se désigner d'office pour toutes les responsabilités de l'équipe.

En cherchant l'étymologie du mot « responsabilité » sur le site internet Wiktionnaire, j'y trouve l'information suivante : « *Du verbe latin respondere, « se porter garant, répondre de ». Apparenté à sponsio, « promesse ». Cela confère au mot responsabilité une idée de devoir « assumer ses promesses ».* ». Voilà qui, me semble-t-il, devrait pouvoir éclairer davantage mes questionnements au sujet de ma responsabilité en tant que superviseure.

Autrement dit : « Quelles promesses puis-je assumer dans la supervision ? ». En regard de cette nouvelle perspective, je conçois que je sois effectivement responsable du cadre de la supervision. En délimitant clairement le cadre, je permets au superviseur de se centrer sur sa réflexion. Comme nous l'avons vu précédemment et selon l'approche de Levinas, je suis responsable de ne pas enfermer le supervisé dans mes propres représentations. Je suis responsable de mes émotions et ressentis, c'est-à-dire que c'est moi seule qui dois les assumer et, si je peux en faire part parfois au supervisé, je n'ai pas à lui en faire porter la responsabilité. En termes de responsabilité, j'ai également à être attentive, dans mes interventions, à permettre au supervisé de « rebondir » pour poursuivre et dérouler sa réflexion. En revanche, je ne suis pas responsable de l'autre, du chemin qu'il décidera de parcourir et des réponses qu'il trouvera. Je ne suis pas responsable des émotions et ressentis du supervisé, mais je suis responsable de les accueillir.

Tout cela éclaire mes questionnements. Cependant, tout éclaircissement que ce soit, je sens que le temps et l'expérience me sont encore nécessaires pour « ajuster » ma pratique à ces découvertes. Dans sa réflexion philosophique, Levinas met l'accent sur la rencontre en face à face avec l'autre et l'importance du visage dans l'expression de l'altérité. Si je ne suis jamais complètement seule, symboliquement parlant, avec le supervisé, il y a également cette relation en face à face. Même si cette question n'est pas verbalisée, le « qui es-tu ? » est bien présent quand je suis face au supervisé. Mais ces tourments qui m'habitent lorsque je suis face à l'idée de la responsabilité viennent-ils de cet inconnu en ma présence que je ne peux « cerner » ? En suivant la logique d'Emmanuel Levinas, j'émets une hypothèse. Si je n'existe pleinement que face à l'altérité, face au visage de l'autre, peut-être fait-il résonner en moi la petite fille qui se sentait piégée face à l'idée de responsabilité qu'elle s'était construite. C'est sans doute elle qui m'accompagne quand, en tant que superviseure, je me demande : « Suis-je à la hauteur ? ».

LE DOUTE

Une de mes plus grandes craintes, en tant que superviseuse, est de rester figée sur mes représentations et, par mon penchant à la maîtrise, d'influer sur la marche du supervisé.

Il y a quelques temps de cela, une des supervisées m'a exposé le fait qu'elle était suivie par son praticien formateur mais que, contrairement à ce que préconise son école de formation, elle n'avait pas systématiquement un entretien avec lui chaque semaine. Pour autant, elle n'avait pas l'impression d'avoir un manque au niveau de son suivi et sentait une communication relativement bonne pour oser faire des demandes ou questionner l'équipe d'éducateurs. Cependant, lors d'une journée de regroupement à l'école de formation, en interrogeant ses camarades, elle s'est aperçue que tous les autres avaient un entretien hebdomadaire avec leurs praticiens formateurs. Un de ses professeurs a insisté sur l'importance de ce protocole et l'a encouragé à dire à son praticien formateur que l'école de formation tenait à ces entretiens hebdomadaires. La supervisée craignait de mettre à mal sa relation avec son praticien formateur qui aurait pu avoir le sentiment d'être remis à l'ordre. De plus, elle se disait tout de même satisfaite de ce suivi atypique et cela n'entravait en rien ses apprentissages et son évolution dans le stage. En entendant la supervisée m'exposer cette situation, je suis restée figée sur l'idée qu'elle n'osait pas parler à son praticien formateur. Sans lui dire qu'elle devait oser lui parler, je me suis appliquée à lui faire développer sa réflexion autour des bénéfices et risques qu'elle pensait avoir dans le fait d'oser dire ou de garder le silence. Lors de notre séance suivante, la supervisée m'explique qu'elle a fait part à son praticien formateur de ce que l'école lui avait dit au sujet des rencontres hebdomadaires. Elle me dit qu'elle pense que celui-ci s'est senti un peu froissé par cette remarque. Et elle ajoute : « *L'école m'a dit de dire, mon copain m'a dit de dire, vous m'avez dit de dire et voilà le résultat ! Je pense que j'aurais mieux fait de laisser tomber parce que finalement ça me va très bien à moi ce genre de suivi* ». Je me suis sentie alors coupable et n'ai rien trouvé de mieux à lui dire sur le moment que : « *Je ne vous ai pas dit de lui dire, mais j'ai travaillé avec vous sur les avantages et inconvénients à dire ou se taire.* ». J'avoue que je ne suis pas fière de moi. D'abord parce que je ne lui apportais rien en disant cela et que j'essayais sans doute de me justifier. D'autre part, je jouais sur le fait de ne pas avoir verbalisé qu'elle devait parler. S'il est vrai que je ne l'avais pas verbalisé, j'avais cependant très certainement induit cette idée chez la supervisée, par la direction et l'insistance mes interventions, tant je m'étais intimement focalisée sur l'idée qu'elle devait parler.

Si je ne mets pas en cause le fait que, dans la supervision, ce que je pense me soit utile et puisse être parfois utile au supervisé, je ressens cependant la nécessité d'avoir un « garde-fou » qui me permette d'éviter de m'enfermer et d'enfermer le supervisé dans mes représentations. En dehors du fait que l'intervision pratiquée avec mes camarades à la formation de superviseurs me soit d'un grand secours en la matière et m'aide à prendre du recul, un autre outil m'est utile. Il s'agit de l'idée du scepticisme que Montaigne défend notamment dans plusieurs passages des « Essais ».

Montaigne reconnaît que l'être humain ne peut s'empêcher de chercher à connaître ce qui l'entoure et que c'est là quelque chose de tout à fait normal : « *Il n'est désir plus naturel que le désir de connaissance. Nous essayons tous les moyens qui nous y peuvent mener. Quand la raison nous faut, nous y employons l'expérience.* » (Essais, Livre III, Chapitre 13, l.1-3, p.215, éd. Bordas, 1985).

Cependant, Montaigne pense que ce que nous croyons juste ou vrai, c'est ce que nous sommes conditionnés à penser comme tel par la société dans laquelle nous vivons et qu'en

raison des déformations liées à « la coutume » et à l'éducation, la possibilité que nous avons chacun de bien exercer notre jugement est entravée. Selon lui, l'école est un bourrage de crâne, car elle confond « savoir » et « comprendre ». Il dit que les professeurs souvent ne se soucient pas de savoir si l'élève a réellement compris ce qui lui est inculqué : « *Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vides. Tout ainsi que les oiseaux vont quelquefois à la quête du grain et le portent au bec sans le tâter, pour en faire becquée à leurs petits, ainsi nos pédants vont pilotant la science dans les livres et ne la logent qu'au bout de leurs lèvres, pour la dégorger seulement et mettre au vent.* » (Essais, Livre I, Chapitre 25, l.62-68, p.51, éd. Bordas, 1985). Or, pour Montaigne, si on ne favorise pas la formation du jugement, notre savoir ne sert à rien et l'enseignant doit aussi être le moyen de vérifier la compréhension de ce savoir par les élèves. Bien plus que le contenu même de la pensée, l'essentiel de l'enseignement devrait être d'apprendre à l'élève à penser par lui-même, à forger sa critique et son propre jugement. L'éducation ne doit pas viser à faire de l'homme un érudit, mais un homme pourvu de valeurs propres : « *Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digère ? si elle ne se transforme en nous ? si elle ne nous augmente et fortifie ? (...) Quel dommage, si elle ne nous apprend ni à bien penser, ni à bien faire ?* » (id., l.81-83, p.51 et l.105-106, p.52). Il pense donc que l'enseignement doit être réciproque et doit s'établir dans le dialogue pour permettre à l'apprenant d'aiguiser l'attention de ses observations et de sa réflexion et, ainsi, faire ses propres choix, préservé de toute forme de dogmatisme. Le rôle de l'enseignant est donc de préparer le « juge » à décider, et non de juger. Le but n'est pas de casser les croyances, mais d'y apporter un éclairage par l'esprit critique. Pour étayer sa position, Montaigne va même jusqu'à traiter de fous ceux qui pratiquent l'enseignement péremptoire : « *Qu'on lui propose cette diversité de jugements : il choisira s'il peut, sinon il en demeurera en doute. Il n'y a que les fols certains et résolus.* » (Essais, Livre I, Chapitre 26, l.60-62, p.56, éd. Bordas, 1985). Pour que le jugement soit donc « vertueux », il faut empêcher qu'il ne se trouve encombrer de savoirs, afin qu'il exerce véritablement ses propres forces. Pour cela, celui qui fait usage de son jugement doit, avant tout, prendre conscience de son inconstance.

Dans le chapitre des « Essais » nommé « De l'inconstance de nos actions », Montaigne montre que l'entendement de l'être humain est en perpétuel mouvement et que, tout au long de son existence, l'Homme est amené, à de nombreuses reprises, à être infidèle à ses propres pensées. C'est pourquoi il estime qu'il nous faut tout d'abord reconnaître notre inconstance : « *Je donne à mon âme tantôt un visage, tantôt un autre, selon le côté où je la couche. Si je parle diversement de moi, c'est que je me regarde diversement* » (Essais, Livre II, Chapitre 1, l.73-75, p.92, éd. Bordas, 1985). Il insiste également sur le fait que la raison nous aide à réfléchir mais non à prouver, car on épuise jamais la connaissance que l'on a des êtres et des choses et nous ne pouvons jamais être totalement sûrs de notre perception de la réalité, car nos sens sont trompeurs. Il est donc d'avis qu'il n'existe aucun savoir dont on puisse assurer qu'il est irrévocablement vrai, car l'être humain est faillible dans son entendement.

En effet, Montaigne dénonce la vanité des deux modes essentiels de connaissance dont dispose l'homme : la connaissance rationnelle, qui est faillible car elle repose sur ce que d'autres humains nous ont appris, et la connaissance sensible, qui est axée sur notre expérience sensorielle. Et, *de facto*, nous sommes nous-mêmes amenés à changer d'opinion selon l'époque et le contexte dans lequel nous vivons. « *Nous passons littéralement notre temps à interpréter les images que nous avons des choses, en les qualifiant notamment à la lumière des impressions que nous en laissent les sens.* » (Montaigne ou l'usage du monde, MATHIAS Paul, p. 74, Librairie Philosophique J. Vrin, 2006). Lors des séances de supervision, j'ai moi-même, à maintes reprises, interprété un regard, une mimique ou un ton des supervisées que je recevais et, après vérification auprès d'elles, me suis souvent trouvée bien surprise de m'être fourvoyée.

Aussi Montaigne dit-il « *qu'il n'y a point de plus notable folie au monde que de les (les choses) ramener à la mesure de notre capacité et suffisance.* » (Essais, Livre I, Chapitre 27, l.31-33, p.63, éd. Bordas, 1985). Il pense que l'être humain a un penchant naturel à vouloir tout maîtriser et commander et que cette vanité le dessert, car elle brouille la qualité de son entendement. Or, le monde ne se limite pas à la représentation que nous nous en faisons et ne se plie pas à nous. C'est pourquoi Montaigne recommande de « suspendre » son jugement. La philosophie peut justement permettre de prendre cette distance nécessaire pour éviter l'écueil de tout ramener à la seule perception que nous nous en faisons : « *La philosophie ne me semble jamais avoir si beau jeu que quand elle combat notre présomption et vanité, quand elle reconnaît de bonne foi son irrésolution, sa faiblesse et son ignorance. Il me semble que la mère nourrice des plus fausses opinions et publiques et particulières, c'est la trop bonne opinion que l'homme a de soi.* » (Essais, Livre II, Chapitre 17, l.33-38, p.135, éd. Bordas, 1985). Montaigne nous invite même à adopter cette prudence de savoir sur nous-mêmes, car la compréhension de « soi » est si complexe et si vaste que notre raison ne peut la saisir de manière absolue. Nous devons nous résoudre à notre impuissance à nous connaître nous-mêmes complètement : « *...quiconque s'étudie bien attentivement trouve en soi, voire et en son jugement même, cette volubilité et discordance. Je n'ai rien à dire de moi, entièrement, simplement et solidement, sans confusion et sans mélange, ni en un mot.* » (Essais, Livre II, Chapitre 1, l.81-85, p.93, éd. Bordas, 1985).

Montaigne insiste sur la relativité de la connaissance pour appuyer sa critique de la présomption du rationalisme : « *Et si, de fortune, vous fichez votre pensée à vouloir prendre son être, ce sera ni plus ni moins que qui voudrait empoigner l'eau : car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule partout, tant plus il perdra ce qu'il voulait tenir et empoigner. Ainsi, étant toutes choses sujettes à passer d'un changement en autre, la raison, y cherchant une réelle subsistance, se trouve déçue, ne pouvant rien appréhender de subsistant et permanent, parce que tout ou vient en être et n'est pas encore du tout, ou commence à mourir avant qu'il soit né.* » (Essais, Livre II, Chapitre 12, l.427-437, p.129-130, éd. Bordas, 1985). Le scepticisme sur lequel il s'appuie a donc une visée préventive pour éviter que l'esprit ne se laisse enfermer par toute forme de dogmatisme. Mais comme il réfute tout extrémisme, Montaigne ne prétend pas non plus qu'il faille s'arrêter au scepticisme pur et il critique même les fervents sceptiques : « *Ils se servent de leur raison pour enquérir et pour débattre, mais non pas pour arrêter et choisir.* » (Essais, Livre II, Chapitre 12, l.104-106, p.118, éd. Bordas, 1985). Le doute est un moyen et non pas une fin en soi. Le scepticisme ne doit pas prendre la forme d'une radicalisation, sous peine de devenir un dogme. Selon Montaigne, le doute ne signifie pas l'arrêt du jugement, mais il est un exercice non dogmatique de l'argumentation au service de la réflexion. Cet exercice consiste à faire alterner le jugement de manière réfléchi, non pas pour détruire toutes les vérités, mais pour favoriser la formation d'opinions raisonnables : « *Si nous ne sommes assurés de rien, du moins ne sommes-nous pas ignorants de tout, et si inversement nous avons quelque connaissance des choses, cela ne nous rend pas pour autant savants de ce qu'elles sont.* » (Montaigne ou l'usage du monde, MATHIAS Paul, p.73, Librairie Philosophique J.Vrin, 2006).

Ainsi, même si nous n'avons pas accès à la réalité absolue, Montaigne défend l'idée qu'il ne faille pas pour autant renoncer à chercher et que cette recherche responsabilise l'être humain dans ses choix. La vie est donc une recherche continue où l'humain n'est pas au-dessus de tout. Le « bon » jugement doit reposer sur une implication personnelle dans la connaissance de toute chose et non sur l'imitation de l'opinion d'autrui. Montaigne n'est pas nécessairement opposé à l'opinion commune, mais il pense qu'il est indispensable que celle-ci soit préalablement « tamisée » par l'esprit critique. Il faut essayer de s'appuyer sur l'expérience propre et garder à l'esprit que rien n'est stable et universel de manière absolue, car tout est amené à changer. Ce qui semble vérité au premier abord n'est pas, à terme, ce qui peut être le plus utile au jugement. Pour tendre au mieux vers un jugement raisonnable, Montaigne préconise donc une attitude de prudence, de modération, liée à l'expérience, qui

débouche sur une pensée qui fuit tous les excès : « *On me fait haïr les choses vraisemblables quand on me les plante pour infaillibles. J'aime ces mots qui amollissent et modèrent la témérité de nos propositions : A l'aventure, Aucunement, Quelque, On dit, Je pense, et semblables. Et si j'eusse eu à dresser des enfants, je leur eusse tant mis en la bouche cette façon de répondre enquêteuse, non résolutive : « Qu'est-ce à dire ? Je ne l'entends pas. Il pourrait être. Est-il vrai ? » qu'ils eussent plutôt gardé la forme d'apprentis à soixante ans que de représenter les docteurs à dix ans, comme ils font. Qui veut guérir de l'ignorance, il faut la confesser. (...) L'admiration est fondement de toute philosophie, l'inquisition le progrès, l'ignorance le bout.* » (Essais, Livre III, Chapitre 11, l.48-60, p.208, éd. Bordas, 1985).

Cet exercice de purge du jugement participe pour Montaigne à un élément essentiel ; celui d'être et de rester « en conscience ». Dans le livre II des Essais, au chapitre 11 nommé « De la cruauté », Montaigne distingue deux types de vertus : la vertu facile et la vertu difficile. Selon lui, dans la vertu facile nous faisons quelque chose de bien avec une certaine facilité, sans effort particulier. Alors qu'il parle de vertu difficile, lorsque nous sommes conscients qu'il y a des choses en nous qui ne fonctionnent pas bien et qu'il faudra avoir un propre « combat » avec soi-même pour avoir une satisfaction. Il considère donc que la vertu difficile est supérieure à la vertu facile, car elle demande une énorme exigence personnelle et nécessite une remise en question de soi-même, avant d'avoir une remise en question des autres. Cette exigence personnelle lui paraît être vitale, car c'est elle qui permet à l'être humain d'évoluer et de progresser. Montaigne pense donc qu'il faut être responsable de soi. Pour cela, il préconise l'introspection régulière qu'il perçoit comme une sorte d'examen de sa conscience. Faire un retour sur soi a pour but de réfléchir à nos actions et prendre conscience de la limite de notre entendement. Montaigne lui-même dit pratiquer cet exercice qui consiste à « se rouler » en lui-même, afin de tirer de l'observation attentive de sa vie intérieure quelques leçons, appropriées à la formation de son jugement : « *Chacun regarde devant soi ; moi, je regarde dedans moi : je n'ai affaire qu'à moi, je me considère sans cesse, je me contrôle, je me goûte. Les autres vont toujours ailleurs, s'ils y pensent bien ; ils vont toujours avant, « nemo in sese tentat descendere » - Personne ne tente de descendre en soi-même – moi je me roule en moi-même.* » (Essais, Livre II, Chapitre 17, l.206-212, p.142, éd. Bordas, 1985). Au cours de la formation de superviseurs, les professeurs nous ont également expliqué la nécessité d'être attentifs non seulement à ce qui se passe pour le supervisé et à ce qui se joue dans l'espace entre lui et le superviseur, mais également à l'importance d'être en conscience avec ce qui se passe en soi, en tant que superviseur, lors des séances. Au début de ma pratique de superviseuse, j'avais beaucoup de difficulté à avoir cette conscience intrinsèque. Jusqu'alors, je pensais plutôt qu'il fallait mettre de côté ses propres ressentis, afin d'être disponible pour l'autre. Il m'a fallu désapprendre ce schéma pour pouvoir me « reconnecter » à moi-même. Aujourd'hui encore, c'est quelque chose qui ne m'est pas aisé et c'est une séance de supervision qui m'a aidé à progresser dans ce domaine. Lors de cette séance, la supervisée m'évoquait une situation qu'elle vivait difficilement et ses propos ont fait écho en moi. Le malaise dont elle parlait me rappelait à un malaise que j'avais moi-même ressenti dans une situation avec certaines similarités. J'ai alors senti une émotion m'envahir et, au lieu de la cacher dans un coin, je l'ai accueilli intérieurement en l'acceptant comme étant mienne. Contrairement à ce que j'avais imaginé auparavant, cette attention sur moi-même m'a permis d'être plus disponible encore à ce qui se passait pour la supervisée et dans notre échange. Comme si le fait d'être en conscience m'avait permis d'être en confiance, plus détendue et donc plus à l'écoute. Ce retour sur soi a également pour fonction d'éviter certaines projections en mettant en lumière notre subjectivité : « *La fonction du moi est d'assumer l'ensemble de ses représentations : on assiste à la naissance de la subjectivité au sens moderne du terme. Se connaître soi-même, c'est critiquer l'illusion de l'objectivité, c'est lucidement rapporter nos représentations à nous-mêmes. Mettre en lumière partout un subjectivisme qui s'ignore, c'est introduire dans la connaissance et dans la vie l'exigence de la conscience de soi* » (« Montaigne », POIRIER

J.-L., p.217, dans Les Philosophes, tome I, éd. Léon Grateloup, Librairie Générale Française).

Cela dit, si Montaigne met en avant cette indispensable introspection et redoute l'apprentissage par calquage du jugement d'autrui, il ne peint pas non plus la recherche du savoir comme un acte solitaire. Bien au contraire, s'il est fait dans un esprit d'ouverture, Montaigne voit dans le dialogue avec autrui une participation à la diversification de la pensée et c'est là un moyen de cultiver son aptitude à saisir les faces changeantes des choses. La confrontation de notre pensée à celle d'autrui nous permet de creuser et d'élaborer de manière plus étendue nos représentations. Avoir plusieurs angles de vue sur un même objet permet d'en avoir une conception plus détaillée. Aussi Montaigne perçoit-il cette confrontation comme une richesse : « *Les contradictions donc des jugements ne m'offensent, ni m'altèrent ; elles m'éveillent seulement et m'exercent. Nous fuyons à la correction, il s'y faudrait présenter et produire, notamment quand elle vient par forme de conférence, non de régence. (...) Quand on me contrarie, on éveille mon attention, non pas ma colère ; je m'avance vers celui qui me contredit, qui m'instruit. La cause de la vérité devrait être la cause commune à l'un et à l'autre* » (Essais, Livre III, Chapitre 8, l.57-61 et l.76-79, p.177, éd. Bordas, 1985).

Le point de départ de la formation du jugement est donc, selon Montaigne, la diversification des opinions. Sans doute ne pouvons-nous vivre sans croyances, cependant, nous avons aussi la liberté d'en changer. Cette diversification atténue et relativise les contenus de vérité propres à chaque croyance particulière. En procédant à l'exercice d'alternance continue des points de vue, nous nous détachons de l'habitude et du parti pris et nous renforçons notre ouverture d'esprit. Au lieu de rester figés sur nos certitudes, nous ouvrons le champ des « possibles » et nous nous rapprochons aussi bien de nous-mêmes que de l'altérité de ceux que nous rencontrons. Montaigne présente cet exercice d'alternance comme une hygiène mentale qui, en nous permettant de nous libérer de nos convictions et de ce qui paraît évident a priori, nous permet de maintenir le jugement en bonne santé, en le sortant de son inertie dogmatique. Penser demande donc de l'exercice. Il s'agit d'une recherche dynamique, à l'image d'une sorte de pendule que chacun doit maintenir en mouvement afin qu'il puisse nous mener vers des pôles, des points de vue différents et nous permette de circuler parmi nos représentations. Dans son livre « Montaigne ou l'usage du monde », Paul Mathias nomme cette dynamique de la pensée de Montaigne « pointillisme sémantique » et le décrit comme « *le moyen de désigner ceci : que des points représentationnels forment un halo de significations et les soubassements de toutes nos connaissances ; et que d'emblée, spontanément et confusément, des interprétations des choses et du monde s'expriment et s'organisent en nous, au gré de l'expérience directe ou langagière des choses, pour donner lieu à du savoir* » (p.78, Librairie Philosophique J. Vrin, 2006).

Le scepticisme de Montaigne est une manière de lutter contre tous les dogmatismes pour rapprocher son jugement d'une certaine clairvoyance et parvenir à une morale de la tolérance. Mais Montaigne ne s'arrête pas à ce scepticisme, tout comme il ne s'arrête pas à l'autre extrême du rationalisme pur. Il dépasse le doute, en posant la question : « Que sais-je ? ». Il emprunte cette devise à un penseur grec du III^e siècle, Sextus Empiricus et, pour échapper à l'aveuglement de l'habitude, il fait graver ces mots sur les poutres de sa librairie. Je trouve cette idée ingénieuse et je graverais également volontiers, dans le lieu où j'accueille les supervisés, quelques phrases en guise de « pense-bête », telles que « N'oublie pas que tu ne sais pas mieux que le supervisé », ou encore « A qui ou à quoi sert ton intervention ? ». Mais, malheureusement, je ne dispose pas encore d'un espace avec de belles poutres prêtes à recevoir ces maximes. En attendant, je me contente de m'exercer à faire balancer mon pendule, notamment en lisant Montaigne, en m'appuyant sur les réflexions de mes camarades en intervision et en essayant de me « rouler » en moi-même... en espérant éviter la rouille.

La philosophie selon Alexandre Jollien

Alexandre Jollien est un philosophe qui me touche tout particulièrement, non seulement parce qu'il sait exposer de manière simple, parfaitement compréhensible et authentique des concepts philosophiques souvent présentés de manière ardue, mais également parce qu'il étaye ses propos par des exemples de son quotidien, souvent emprunts d'humour et d'autodérision.

Lorsque j'ai annoncé le sujet de mon travail de fin de formation, plusieurs de mes camarades ont eu une réaction qui m'a étonnée. Ils avaient l'impression que je me lançais dans une tâche particulièrement ardue et fort complexe. Le simple mot « philosophie » projetait des représentations de véritable casse-tête chinois. La lecture des ouvrages d'Alexandre Jollien, et en particulier celle de « La construction de soi : un usage de la philosophie », est à l'origine du sujet de ce travail de fin de formation car, selon moi, il ramène la philosophie à sa juste place, c'est-à-dire non pas à une discipline planant dans des sphères éloignées et complexes, réservées à une élite de grands cerveaux, mais à une hygiène réflexive accessible à tous. A plusieurs reprises, lors des séances de supervision, certaines de ses idées, tout comme celles d'autres philosophes, m'ont aidé, soit à prendre du recul, soit à me recentrer. Ils sont pour moi comme une sorte de guide, dont les paroles apparaissent par flash dans mon esprit, parfois à des moments surprenants, comme pour faire écho à ce qui se dit ou ce que je vis : « *A mes yeux, la lecture des philosophes s'apparente à une conversion de soi. J'ouvre un livre et une voix me parle, me délivre son enseignement.* » (La construction de soi, JOLLIEN Alexandre, p.11, éd. Seuil, 2006).

Pour Alexandre Jollien la philosophie est une méthode réflexive qui offre des outils pour nous soutenir dans l'éveil de notre esprit et nous inviter à regarder le monde autrement, avec méfiance, soupçon, mais surtout émerveillement. Elle est à la fois un exercice de rigueur et de libre pensée qui, en élargissant notre rapport au monde, nous permet de délivrer l'esprit de ses entraves, de ses préjugés et d'entrer dans la palette de nuances dont nos représentations peuvent être colorées. Elle ouvre l'éventail des « possibles » et nous aide ainsi à nous situer avec conscience et lucidité pour cheminer plus librement. Alexandre Jollien précise toutefois que si la philosophie est un soutien pour chacun, elle est « *une manière de penser le monde, de le comprendre, de l'approfondir, et non un attirail de recettes.* » (La construction de soi, p. 41, éd. Seuil, 2006). Au début des deux supervisions que j'ai menées, les supervisées verbalisaient leurs attentes de solutions. Lorsque je leur ai expliqué que je n'allais pas leur donner de solutions, mais que la supervision était un processus qui leur permettrait de développer leurs propres réflexions et de trouver ainsi leurs propres solutions, toutes deux m'ont lancé un regard dubitatif et l'une d'entre elles m'a même dit : « Ben on va juste parler alors ? Vous servez à quoi ? ». En intervision avec mes camarades de formation, je me suis aperçue que d'autres rapportaient le même genre de réactions de départ de certains supervisés, en particulier ceux qui n'avaient jamais fait de supervision auparavant. Malgré mes explications, il m'a fallu quelques séances, avant que les supervisées réalisent ce que je leur avais expliqué. Plus les séances avançaient et plus elles se détachaient de cette recherche de solutions comme fin en soi. Je pense qu'il faut plus que des mots pour saisir le processus de supervision... il faut se « jeter à l'eau ».

Au lieu de se placer en morale toute supérieure, bonne à être dispensée aux « pauvres âmes » que nous sommes, la philosophie nous accompagne sur notre chemin quotidien. Théorie et pratique se soutiennent mutuellement pour encourager notre marche dans la réalité, l'ici et le maintenant. Alexandre Jollien reprend l'idée d'un autre philosophe, Boèce, qui avait imaginé donner corps à la philosophie en se la représentant comme une femme

vêtue d'une robe et se nommant « Dame philosophie ». Tout au long de son livre, Alexandre Jollien s'adresse à elle et il évoque notamment cette importance du lien entre pratique et théorie dans la philosophie en écrivant : « ... *preuve que ton génie ne reste pas confiné aux choses de l'esprit mais se déploie aussi dans le terreau des activités journalières. Le goût du détail t'a même fait inscrire sur ton vêtement un « pi » qui évoque la « pratique » et plus haut un « thêta » qui incarne la « théorie ».* Finalement, te demeurer fidèle, c'est honorer l'un et l'autre, l'action et la spéculation... » (La construction de soi, p.42, éd. Seuil, 2006).

Dans son dernier ouvrage, Alexandre Jollien évoque notamment quatre dangers qui risquent de nous emmurer et empêcher notre entendement de cheminer librement : la prétention, les préjugés, la comparaison et la servitude. Il ne s'agit pas pour lui de proscrire totalement ces quatre éléments, car ce serait nier ce que nous portons humainement en nous. L'Homme est nécessairement enclin à spontanément ramener sa conception du monde à ses désirs et ses convictions et, d'une certaine manière, cela lui confère une dynamique pour avoir la volonté de progresser. Cependant, il est important que ces tendances ne nous occupent pas au point de nous enfermer dans l'intransigeance et le dogmatisme. La servitude par exemple, nous pousse, par peur ou paresse, à imiter autrui, à se conformer à son opinion et à taire ainsi nos véritables croyances. La comparaison quant à elle, si elle nous permet de nous situer, peut également accentuer les différences et le sentiment de privation. Pour nous rassurer nous comparons, cependant, en scrutant les autres, nous nous exposons à l'exclusion et risquons de donner de l'eau au moulin de la discrimination. Pour éviter ces débordements, il nous faut saisir que tout dépend du regard que nous portons sur la réalité. Or, aux yeux d'Alexandre Jollien, « *la réalité est parfaite et rien ne lui manque. Et c'est la comparaison qui crée l'aveugle ! (...)* » « *Ainsi donc, la perfection et l'imperfection ne sont en réalité que des modes de penser, c'est-à-dire des notions que nous avons l'habitude de forger parce que nous comparons entre eux des individus de même espèce ou de même genre (...)* » » (La construction de soi, p.134, éd. Seuil, 2006). Ainsi donc si j'utilise mes convictions pour comprendre le monde, celui-ci ne se réduit pas à ma seule perception. Bien entendu, il est normal de chercher à tout comprendre et tout saisir, car nous cherchons la stabilité qui nous rassure, mais il faut abandonner l'illusion de pouvoir tout maîtriser et de détenir ce qu'Alexandre Jollien nomme le « *vouloir absolu* ». Il nous invite à rejoindre les philosophes pour quitter cette habitude dans laquelle nous nous sommes emmurés et, sans nier nos penchants, les franchir pour éviter de s'y complaire et aller plus loin. Grâce à cela, j'ai notamment pris conscience que lorsqu'un supervisé me demande conseil, je peux lui répondre : « Je ne sais pas ». Cela peut paraître banal, mais dans ma profession, j'ai été habituée à trouver des « solutions » pour les difficultés qu'on me présente. Et, spontanément, je reproduisais parfois ce même schéma dans les séances de supervision. Alexandre Jollien m'a permis de réaliser que le doute n'est pas une tare ou un échec, et que tout ne s'arrête pas si je ne sais pas, mais qu'au contraire, cela ouvre mon champ de vision sur la réalité et laisse davantage de place au supervisé.

Pour éviter de rester prisonniers de nos habitudes, la philosophie propose de s'ausculter intrinsèquement. L'exercice consiste, dans un premier temps, à prendre conscience de ses vulnérabilités, de ses penchants qui brouillent notre entendement, sans chercher à les nier, mais en accueillant ce qui vient. Au lieu de penser à ce que nous voudrions être, il s'agit, comme le préconisait Montaigne, de se « rouler en soi » pour se voir tels que nous sommes, dans l'ici et le maintenant. Ce retour à soi et au présent doit nous permettre de purger notre esprit de ses erreurs et le libérer des ambitions qui l'éloignent de la réalité. Mais s'abandonner n'est pas se rendre et il faut « *éviter deux extrêmes : tout vouloir changer et accepter béatement les maux qui me rongent. Peu à peu, je prends confiance en mon progrès et c'est lui qui m'apporte la force de quitter par étapes mes esclavages.* » (La construction de soi, p.151, éd. Seuil, 2006).

La philosophie est avant tout un appel à penser par soi-même. Pour y parvenir, nous devons tout d'abord assumer la réalité, composer avec ce qui advient, tout en réalisant et acceptant que rien n'est définitif puisque nous évoluons, progressons et changeons. Même si, dans un premier temps, cette instabilité peut nous rendre insécures, elle nous fait prendre pleinement conscience de la complexité du réel que l'esprit ne peut réduire : « *Chaque jour, il sied de se reconsidérer, de replonger en soi, de s'y retirer quelque peu. Rien n'est figé, fixe. La réalité que j'observe évolue, je crois la connaître, mais voici qu'elle se dérobe et je m'apparais diversement.* » (La construction de soi, p.152, éd. Seuil, 2006). Par conséquent, je dois également, chaque jour, remettre en question ce qui dépend réellement de moi et temporiser mon impatience pour laisser le temps à ma conscience d'investir pleinement mes choix et le sens de mes représentations. J'ai mal vécu les toutes premières séances d'une des supervisions que je menais. En effet, la supervisée était étudiante et, dès notre première rencontre, m'avait exprimé qu'elle venait par obligation et qu'elle n'était pas convaincue ni enthousiaste à l'idée de venir en supervision. A chacune de mes interventions, je la sentais réagir sur la défensive. En sa présence, je ressentais une boule à l'estomac et j'étais épuisée et mécontente à la fin de la séance. Grâce à la lecture de Jollien et à l'intervision avec mes camarades de formation, j'ai réalisé que j'étais contrariée par le fait que j'avais à cœur d'amener la supervisée à avoir du plaisir dans la supervision et je n'y parvenais pas. J'ai non seulement pris conscience que je cherchais surtout à satisfaire mon besoin de reconnaissance, mais également que le plaisir de la supervisée ne dépendait pas de moi. A partir du moment où j'ai accepté de voir cela, la supervision a pris une autre tournure et le processus s'est réellement mis en place. Je me suis sentie plus authentique et la supervisée s'est détendue.

La précipitation peut nous inciter à faire des erreurs, car elle freine la lucidité qui nous permet de prendre conscience de ce qui se cache derrière nos ambitions et nos préjugés. Alexandre Jollien préfère d'ailleurs parler d' « erreur » que de « faute », car il voit dans la « faute » une notion de culpabilité, alors que l' « erreur » nous convie au progrès. La finalité n'est pas de solutionner chaque erreur pour ne plus en commettre ; ce serait une pure illusion, car nous sommes faits de nos inclinaisons et habitudes. Mais le simple exercice de rester en conscience de ce qui peut troubler notre entendement va nous rapprocher d'une lucidité et c'est justement parce qu'il est difficile de décoller de nos penchants qu'il nous faut régulièrement faire cet exercice de retour sur soi. Cependant, en entrant dans la conscience, une frustration peut naître à l'idée que nous ne puissions pas nous débarrasser totalement de nos « parasites ». Mais il nous faut alors lâcher prise, car « *ce qui demeure sans solution ne constitue pas forcément un problème ! Or, une envie tenace de me débarrasser des difficultés m'installe dans une lutte harassante. Je voudrais poser les pieds sur une terre ferme, trouver des repères, alors qu'il s'agit d'abord d'accueillir les questions et les doutes. Si, avant de te découvrir, je l'ai haïe, je parviens peu à peu à aimer la patience. Elle ne devrait pas procéder de l'effort, mais d'une confiance. Nous ne devons pas nous l'imposer, mais la choisir. Patiemment, j'attends que jaillisse une réponse, pour que sous les peurs, l'esclavage, les entraves apparaisse une personne libre.* » (La construction de soi, p. 165-166, éd. Seuil, 2006). Bien plus que de chercher LA solution, il est important de se questionner. Le « comment ? » est plus essentiel que le « pourquoi ? » et en renonçant à régler définitivement un problème, nous pouvons mieux l'écouter et ouvrir notre esprit. Là encore, Jollien m'a permis d'avancer en supervision, car j'ai réalisé que, bien souvent, mes interventions étaient plus centrées sur le « pourquoi ? » que sur le « comment ? ». Aujourd'hui, je suis plus vigilante et je remarque que le « comment ? » donne plus de possibilités au supervisé pour dérouler sa réflexion

La véritable connaissance de soi consiste à chercher à épouser la réalité qui nous constitue pour prendre conscience de nos forces et nos faiblesses et, sans se comparer, composer avec elles. Cette transparence à soi favorise le jugement propre et authentique. Elle rééquilibre en nous ce qui nous est réellement utile et nous libère de tout ce qui n'est pas essentiel. Ce recentrage sur soi nous permet de nous dépouiller, pour un temps, des

attentes irréalisables et des regrets qui freinent notre progression. La philosophie nous stimule et nous soutient pour faire ce retour à un humble présent. Alexandre Jollien apporte une distinction entre le « *philodexe* » et le « *philosophe* » : « *empruntant toutes ses convictions aux autres, le « philodexe » croit « ce que l'on dit ». A l'inverse, le « philosophe » ausculte les propos qu'il entend avant de s'aventurer dans une réflexion propre. Il faut d'abord s'enhardir jusqu'à désapprendre et purger l'esprit de l'erreur. Certes, il y aura toujours en l'homme quelques préjugés. Proclamer ne plus en avoir, n'est-ce pas étaler du même coup son aveuglement ? Tout au plus peut-on progressivement s'en délester... Te suivre, chère amie, c'est avant tout jeter un regard interrogatif sur la réalité. » (La construction de soi, p.45-46, éd. Seuil, 2006).*

Force est de constater que, d'une manière générale, nous sommes plus facilement enclins à échafauder des théories et à les distiller à nos semblables qu'à les soumettre à nous-mêmes. Or, l'exercice réflexif de retour sur soi que nous propose la philosophie, doit nous permettre, encore une fois, de nous questionner et de réfléchir à deux fois avant d'abreuver les autres de nos précieux conseils. Il m'arrive souvent, au cours d'une séance de supervision, de m'adresser au supervisé, tout en me disant que je m'adresse également à moi-même, alors qu'auparavant, je ne m'impliquais pas dans les réflexions que j'amenais. A ce propos, on retrouve une anecdote pertinente sur Gandhi dans le dernier ouvrage d'Alexandre Jollien : « *Une mère vint consulter Gandhi pour lui demander d'exhorter sa fillette à ne plus se « goinfrer » de bonbons. Le sage, sans autre forme de procès, la pria de revenir trois semaines plus tard. Le temps écoulé, elles repassèrent. Et le Mahatma s'adressa à la petite pour l'encourager à moins manger de sucreries. Surprise, la femme interrogea le maître : « Pourquoi n'avez-vous pas dit cela lors de notre première rencontre ? » Réponse : « A l'époque, je mangeais moi-même trop de bonbons. » » (La construction de soi, p.111, éd. Seuil, 2006). Sans doute, nous faut-il également réaliser que ce qui nous convient personnellement n'est pas forcément ce dont les autres ont besoin, et inversement. C'est notamment ce qui est arrivé dans l'exemple que j'ai précédemment cité avec la supervisée qui projetait son besoin que l'enfant mène une scolarité sans vagues, alors que le besoin de l'enfant était sans doute ailleurs.*

Pour bon nombre d'entre nous, la liberté signifie l'absence de contraintes et la possibilité de faire ce qui nous plaît sans entraves, alors qu'Alexandre Jollien pense que nous ne pouvons nous avancer réellement vers la liberté que si nous prenons conscience de nos vulnérabilités pour cesser d'en être les esclaves, sans pour autant se condamner ou se juger. Tant que nous ne sommes pas conscients des causes qui déterminent nos pensées et actions, nous ne sommes pas libres. « *En définitive, est libre celui qui, guidé par la raison, place en lui les motifs de ses actions. Souvent, j'agis pour compenser un complexe, ou ressembler à l'autre... Un appétit se lève-t-il en moi ? Je me hâte de le satisfaire, sans m'interroger s'il m'appartient ou si je suis son esclave. »* (La construction de soi, p.158, éd. Seuil, 2006). Ainsi, pour pleinement exercer ma liberté de choisir, je dois oser tout d'abord regarder en moi et percevoir les automatismes et les attentes qui me parasitent pour essayer d'être entièrement à l'origine de mes actions. Avant tout, il importe que je sois honnête envers moi-même et que j'assume pleinement mon être, dans toute sa dimension. « *Aucun remords ne ronge le philosophe. Il assume son passé, ses égarements, sans s'y réduire. Ne se laissant pas démonter par la critique, il ne cherche même pas à se justifier. J'aime sa liberté, car il ne se fuit pas et, au nom d'une cohérence à soi, affirme pleinement sa responsabilité. »* (La construction de soi, p.156, éd. Seuil, 2006).

Parfois, au lieu de chercher en soi, nous attendons des autres qu'ils nous donnent des réponses apaisantes, des solutions à nos problèmes, et qu'ainsi ils nous rassurent. A plusieurs reprises, j'ai été confrontée à des supervisés à la recherche d'une solution de ma part. Et j'ai eu plusieurs fois la prétention de chercher à résoudre leurs difficultés, de leur donner de « sages » conseils. Mais j'oubliais alors que j'étais moi-même humaine et, par essence, aussi inconstante que mes semblables. Avec du recul, je pense qu'il me manquait,

dans ces moments-là, la confiance. Non seulement je manquais de confiance en moi au point de ne pas oser reconnaître que je ne savais pas mieux que l'autre ce qui lui était bon, et par là même, je manquais de confiance en sa capacité à trouver des réponses en lui. Je me laissais sans doute guider par la peur de ne pas être à la hauteur. Mais la peur m'enferme et me coupe du lien authentique avec l'autre, alors que la confiance doit me permettre d'assumer ma place et ma responsabilité, tout en m'ouvrant à l'extérieur. En gardant mon « cap » sur l'authenticité, je peux, sans chercher la comparaison, rejoindre l'autre et m'ouvrir à son point de vue pour envisager diverses représentations et compréhensions. Les divergences d'opinions sont même alors source de richesse, car elles nous permettent d'élargir notre champ de vision. A ce propos, Alexandre Jollien cite Epicure : « « *Dans la recherche commune des arguments, celui qui est vaincu a gagné davantage, à proportion de ce qu'il vient d'apprendre* » » (La construction de soi, p.17, éd. Seuil, 2006). Chaque personne avec laquelle j'échange et je partage devient, comme Alexandre Jollien aime l'appeler, un « *maître en humanité* », car elle me donne l'occasion de devenir plus libre, non seulement parce qu'elle me permet de mieux me situer, mais également parce qu'elle ouvre mon esprit à d'autres terrains d'exploration.

Conclusion

Dans un des fascicules de présentation distribué par l'Association Romande des Superviseurs, il est dit que « *La supervision stimule le développement professionnel et personnel et amène le supervisé à s'interroger sur ses attitudes, ses paroles, ses perceptions, ses émotions et ses actions. Elle vise à développer la lucidité ; elle aide à prendre de la distance et donc à mieux gérer des situations complexes. Elle favorise l'intégration de l'expérience et l'intégration des apports théoriques.* ». Mon opinion est que l'on peut dire pratiquement la même chose de la philosophie, car celle-ci a en commun avec la supervision d'être une attitude réflexive qui implique véritablement le sujet dans la prise de conscience et ses choix d'orientation. S'il est vrai que la philosophie ne se restreint pas au cadre professionnel, elle peut cependant s'y appliquer.

De mon point de vue, le philosophe, tout comme le superviseur, sont des compagnons de route qui nous guident sans nous contraindre, pour nous permettre de dérouler notre réflexion. En cheminant ensemble, le superviseur ne montre pas la voie à suivre, mais il questionne le supervisé pour que celui-ci réalise sur quel chemin il se trouve et où il souhaite se diriger. Le philosophe, ainsi que le superviseur, suscitent le goût pour la réflexion personnelle, l'important étant de nous inciter à utiliser notre capacité de raisonnement chaque fois que nous nous efforçons de nous forger une opinion et de l'argumenter. La supervision et la philosophie forgent l'autonomie de la pensée, car chacun découvre son chemin en cheminant et les sentiers sont innombrables. La fonction de penser ne se délègue pas et nul ne peut penser à notre place. Penser est une activité personnelle, car chacun se pose ses propres questions, et elle est à la fois non solitaire et solitaire. Elle est non solitaire, car c'est dans l'échange avec les autres que nous trouvons nos propres questions, et elle est solitaire, car pour pouvoir rencontrer notre esprit, nous devons nous mettre provisoirement en retrait. « *Idéalement, tout comportement devrait résulter d'une décision personnelle prise après une analyse lucide. Suivre un exemple, c'est se défaire d'une responsabilité sur un autre. Donner l'exemple en proposant à l'autre de suivre cet exemple, c'est l'encourager à une irresponsabilité. Mieux vaudrait lui demander de mener à son terme sa propre réflexion.* » (Petite philosophie à l'usage des non-philosophes, JACQUARD Albert et PLANES Huguette, p.63, Ed. Calmann-Lévy, Paris, 1997).

En tant que superviseuse, en croisant la pensée de certains philosophes, ma pensée découvre sa propre tonalité. Chaque philosophe me propose son jardin et ses idées peuvent devenir pour moi des fleurs qui colorent mon univers. Bien entendu, ces jardins offrent leur subjectivité mais ne m'y enferment pas. En m'y promenant à mon gré, j'apprends la relativité de toute interprétation et j'interroge la raison de mes opinions. « *L'important, c'est que le philosophe m'interpelle, que son idée soit sésame qui m'ouvre l'esprit.* » (Des philosophes pour bien vivre, VEGLERIS Eugénie, p.12, Ed. Eyrolles, Paris, 2007). La réflexion philosophique me sert en quelque sorte de lunettes pour essayer de mieux comprendre et prendre conscience de ce qui se passe en moi pendant la supervision. Bien souvent, elle me sert de béquille pour rester attentive au sens de mes interventions : « A quel besoin je réponds en intervenant ainsi ? Et au besoin de qui je réponds ? ». A son contact, je m'exerce à « être en conscience » et à regarder avec lucidité une réalité pas toujours agréable et parfois difficile à dépasser, comme par exemple mon besoin de reconnaissance. Mais en étant en conscience, je suis amenée à reconnaître, accepter et respecter la liberté de chacun.

« *La philosophie est née de l'étonnement de l'homme face au monde. Dépasser le « ça-va-sans-dire » et les clichés de la vie quotidienne, voilà le propre du philosophe. Dès les origines, les philosophes s'interrogèrent sur des questions qui semblaient évidentes, sinon banales* » (Eloge de la faiblesse, JOLLIEN Alexandre, p.7, Ed. du Cerf, Paris, 1999). Là encore, je me permets de faire un parallèle entre philosophie et supervision dans cette idée

que l'essentiel, dans l'une comme dans l'autre des disciplines, est de permettre de se poser des questions, de ne pas s'en tenir à ce qu'on croit de prime abord évident, à ses préjugés, à sa subjectivité, mais d'essayer de voir plus loin pour comprendre la complexité des problèmes et se rendre conscient de ses choix. Cet exercice s'applique tant au superviseur qu'au supervisé. Il ne s'agit pas de s'installer dans le doute, mais de suspendre provisoirement son jugement, dans le but de dissoudre les fausses certitudes. Le scepticisme est une méthode utilisée en philosophie qui peut être empruntée pour permettre au supervisé de « dérouler sa pensée », déplacer son point de vue et avancer sur son chemin avec davantage de clairvoyance.

Mais il ne s'agit pas d'appliquer à la lettre les idées des philosophes, car la philosophie n'est pas un savoir, mais une attitude réflexive. « *Faire de la philosophie, ce n'est donc pas apprendre ce qu'ont dit les philosophes, mais reprendre à son compte l'acte de philosopher qu'ils ont assumé. (...) La philosophie implique la recherche de fondement rationnel par soi-même.* » (100 fiches pour aborder la philosophie, BRUMBERG-CHAUMONT Julie, p.267, Ed. Bréal, Paris, 1998). En philosophie, tout comme en supervision, je pense qu'il s'agit d'offrir un terrain favorable à l'esprit critique, plutôt que de courir à la recherche de solutions. La recherche de sens, le besoin du questionnement, de l'échange, d'un regard scrutateur sur soi-même, sur les autres et sur ce qui les lie, a pour effet bénéfique de soutenir une ouverture d'esprit. Sans proposer de solution, philosophie et supervision amènent un questionnement qui renverse ce que nous croyons savoir et nous permet, bien souvent, d'ajuster notre comportement face aux autres, afin d'être plus en harmonie avec eux et avec soi-même. La rencontre, qu'elle soit imaginaire ou réelle, qu'elle ait lieu entre l'homme et les philosophes ou entre le supervisé et le superviseur, nous fortifie pour avancer vers l'ouverture de notre potentiel.

Mais, contrairement à la représentation que beaucoup de personnes se font de la philosophie, celle-ci n'est pas un exercice qui se cantonne au niveau purement intellectuel. Elle est, tout comme la supervision, une réflexion sur la pratique qui relie l'esprit au concret, à l'expérience. En tous les cas, l'attitude réflexive de la philosophie me donne l'occasion de m'exercer à circuler entre mes représentations et ma pratique, et c'est principalement en cela qu'elle m'est utile dans ma pratique de superviseuse.

Grâce à ce travail de recherche, mon attention durant les séances de supervision s'est accrue. Alors qu'à mes tous débuts j'avais du mal à rester consciente de ce qui se passait à la fois pour le supervisé, pour moi et entre nous, aujourd'hui, notamment grâce aux outils que m'a apporté ce travail, j'arrive de mieux en mieux à « être en conscience » sur ces trois dimensions, même s'il me faudra encore davantage de pratique avant que cet état me vienne plus naturellement. Je remarque que je suis plus à l'écoute de ce qui se passe en moi, durant les séances, plus en contact avec mes émotions, alors qu'avant, j'avais du mal à sortir du niveau purement cérébral. Cela me permet, me semble-t-il, d'être plus authentique et cette authenticité retentit sur le lien avec le supervisé, avec lequel je sens un échange dans lequel j'apprends autant à son contact que lui au mien. J'ai repéré ma tendance à vouloir satisfaire mon besoin de reconnaissance et je suis davantage dans le questionnement par rapport à moi-même et par rapport au sens de mes interventions. Ce travail de recherche et les questions soulevées m'ont, me semble-t-il, rendu plus souple, moins « propre sur moi » et m'ont permis d'arrondir mes angles.

La philosophie est un jardin qui recèle d'innombrables fleurs que nous pouvons choisir, afin d'en faire notre bouquet. Libre ensuite à chacun d'en cueillir ou pas, mais « *réserver la philosophie à ceux qui se disent philosophes serait aussi ridicule que d'interdire de faire la cuisine à ceux qui ne sont pas des cuisiniers professionnels.* » (Petite philosophie à l'usage des non-philosophes, JACQUARD Albert et PLANES Huguette, p.176, Ed. Calmann-Lévy, Paris, 1997).

Annexe : aperçu biographique des philosophes choisis

Emmanuel Levinas

Emmanuel Levinas naît le 12 janvier 1906, en Lituanie, dans une famille juive pratiquante.

Son père, libraire, lui dispense une éducation basée sur la religion et la littérature. Il lui apprend l'hébreu et lui enseigne la Bible. Emmanuel Levinas s'adonne très tôt à la lecture de grands auteurs russes, tels que Pouchkine, Tolstoï et Dostoïevski, qui l'ouvre aux questions métaphysiques.

Pendant la guerre de 1914, Levinas émigre en Russie et assiste à la Révolution russe. Puis il quitte la Russie pour la France, en 1920, où il apprend à parler français, et entre à l'Université de Strasbourg, en 1923, en faculté de philosophie. Il aura notamment pour professeurs Husserl et Heidegger, avec lesquels il découvrira la phénoménologie. Sa thèse se rapportera à « *La théorie de l'intuition dans la phénoménologie de Husserl* ». Mais, en 1933, il assiste à la montée du nazisme et Heidegger, qu'il admirait tant, proclame sa foi en Hitler. Levinas s'en trouve profondément attristé.

Après son mariage, en 1932, Levinas est mobilisé et fait prisonnier, en 1939, dans un stalag, près de Hanovre, où il sera détenu durant cinq années. Pendant sa captivité, il écrit son premier livre, « *De l'existence à l'existant* », qui sera publié en 1947. Une fois libéré, il apprend l'assassinat de sa famille en Lituanie par les nazis et revient à Paris.

En 1946, il est nommé Directeur de l'Ecole normale israélite orientale et publie, un an plus tard, « *Le temps et l'autre* », puis, « *Total et infini* », en 1961, qui lui apporte la notoriété. Dès 1963, il devient professeur de philosophie, tout d'abord à l'Université de Poitiers, puis à celle de Nanterre et enfin, en 1973, à la Sorbonne. Un an plus tard, il publie « *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence* ».

Levinas est régulièrement sollicité pour participer au Colloque des intellectuels juifs de langue française, ainsi que pour dispenser de nombreuses conférences en France et à l'étranger.

Il prend sa retraite en 1979, mais continue d'écrire et « *Ethique et Infini* » est publié en 1982. Emmanuel Levinas s'éteint à Paris, le 25 décembre 1995.

Michel de Montaigne

De son nom de naissance, Michel Eyquem voit le jour le 28 février 1533, dans un siècle traversé par les guerres de religion et où règnent le massacre et l'intolérance. Il naît dans un milieu aisé, car son père, très riche négociant en poissons, fait l'acquisition du château de Montaigne, à Bordeaux, et achète des lettres de noblesse.

Le père de Michel de Montaigne va énormément compter dans sa formation, puisque qu'il va prendre en main son éducation qui sera basée sur l'humanisme. Il le met en nourrice, jusqu'à l'âge de 3 ans, dans une famille de modestes bûcherons pour le confronter directement à la pauvreté et lui inculquer la modestie et l'humilité. Mais, de retour au domaine familial, il poursuit une éducation en douceur où son père fait donner l'ordre à toute personne le côtoyant, y compris les domestiques, de parler en latin, de sorte que cet apprentissage se fasse naturellement et sans contrainte, jusqu'à ce qu'il atteigne ses 6 ans. Montaigne maîtrisera ainsi parfaitement cette langue, durant toute sa vie, et égrènera de nombreuses citations latines dans les « Essais ». De 6 à 13 ans, Montaigne est envoyé au collège, son père l'obligeant ainsi à se confronter aux autres. Mais, il est dégoûté par l'apprentissage par cœur et il irrite ses professeurs par sa nonchalance. Il termine ses études à l'Université et y fait son droit.

Dès 1557, il remplit la fonction de magistrat, à Bordeaux, sur une période de treize années. En 1558, il fait la connaissance d'Etienne de La Boétie, fervent humaniste, avec lequel il nouera une très forte amitié.

Il se marie, en 1565, et aura plusieurs filles, dont une seule survivra à la naissance.

En 1563, Montaigne est déchiré par le décès de La Boétie et verra cette douleur ravivée par la mort de son père, cinq ans plus tard. Ce dernier lui ayant légué ses terres, sa grande fortune, ainsi que le titre et le Château de Montaigne, Michel de Montaigne acquiert ces responsabilités et va devenir adulte. Mais, à 38 ans, il pense que la vie lui a apporté beaucoup de désillusions. Il va donc se couper du monde pour réfléchir à qui il est, en s'isolant dans la citadelle qu'il fait construire et dans laquelle il aménage une grande bibliothèque. Sur les poutres de cette tour, il fait inscrire cinquante-quatre maximes latines qui lui permettront de ne pas trop rêvasser. Celles-ci l'inspireront pour la rédaction des deux premiers livres des « Essais » qu'il rédige durant cette retraite libératrice de dix années.

Suite à des douleurs causées par la maladie de la pierre dont il est atteint, Montaigne décide d'entreprendre un long voyage, dès 1580, croyant aux vertus des eaux thermales. Il traverse donc la France, la Suisse, l'Allemagne et l'Italie. Si ce voyage ne le délivre pas de son mal, il lui permet toutefois de satisfaire sa curiosité naturelle à la découverte d'autres peuples.

Cependant, un an plus tard, il interrompt ses visites et retourne au pays, car le roi l'a fait nommé maire de Bordeaux, en son absence. En 1585, la moitié de la population de Bordeaux meurt, en six mois, de la peste. Montaigne se retire alors à nouveau dans sa citadelle et rédige le troisième livre des « Essais ». Il meurt le 13 décembre 1592, avant d'avoir pu faire publier ce dernier livre.

Alexandre Jollien

Alexandre Jollien naît le 26 novembre 1975, en Suisse. A sa naissance, son cordon ombilical s'enroule autour de son cou et le prive d'oxygène durant quelques secondes. Cette asphyxie, nommée athétose, a pour conséquence de le rendre infirme moteur cérébral. Cela lui confère une gêne dans la coordination de ses mouvements, ainsi que des difficultés d'élocution.

Très tôt, il sera placé dans un établissement spécialisé pour personnes handicapées moteur cérébral (IMC) et y séjournera durant plus de dix-sept ans. Il y vit des moments de détresse, face à l'attitude, notamment, de certains éducateurs qui restent figés sur leurs préjugés, au détriment de l'écoute des besoins des pensionnaires. Mais Alexandre Jollien y découvre également la puissance de l'amitié de ses camarades. Ces derniers, ainsi que sa famille qu'il voit tous les week-ends et durant les vacances scolaires, lui offrent un précieux soutien affectif. Il trouve également une écoute réconfortante auprès du père Morand, religieux qui l'accompagne au sein de l'institution IMC et qui lui permet d'adopter un autre regard sur son sort, grâce à la lecture de certains philosophes.

En 1993, il entre à l'Ecole de Commerce de Sierre, puis il entame des études de philosophie à l'Université de Fribourg, dès 1998. Une année après y être entré, est publié son premier ouvrage : « Eloge de la faiblesse », un discours imaginé avec Socrate autour de la définition de la normalité et de l'anormalité. Puis, en 2001, Alexandre Jollien poursuit ses études de philosophie à l'Université de Dublin où il apprend également le grec ancien. L'année suivante paraît son second livre : « Le métier d'homme », dans lequel il expose sa réflexion sur la différence et le regard des autres. En 2004, il obtient sa licence en philosophie à l'Université de Fribourg.

La même année, il se marie et assiste à la naissance de son premier enfant. En 2006, naît son second enfant et paraît son troisième livre : « La construction de soi », dans lequel Alexandre Jollien imagine une correspondance avec les philosophes dont la réflexion l'accompagne dans son quotidien, pour s'ouvrir à la joie de l'existence.

Dès la parution de son premier ouvrage, Alexandre Jollien a été sollicité pour participer à des émissions télévisées et il donne régulièrement des conférences et autres débats, en Suisse, ainsi que dans de nombreuses villes européennes. « Eloge de la faiblesse » est actuellement mis en scène.

BIBLIOGRAPHIE

LEVINAS Emmanuel, « Le temps et l'autre », Paris, Quadrige/ Presses Universitaires de France, 1991.

ZIELINSKI Agata, « Levinas : La responsabilité est sans pourquoi », Paris, Presses Universitaires de France, coll. Philosophies, 2004.

FEVRE Louis, « Penser avec Levinas », Lyon, Chronique Sociale, coll. Savoir penser, 2006.

POCHE Fred, « Penser avec Arendt et Lévinas », Lyon, Chronique Sociale, coll. Savoir penser, 2003.

SCHIFFER Daniel Salvatore, « La philosophie d'Emmanuel Levinas : Métaphysique, esthétique, éthique », Paris, Presses Universitaires de France, coll. Intervention philosophique, 2007.

MONTAIGNE Michel de, « Essais », Paris, Ed. Bordas, 1985.

MATHIAS Paul, « Montaigne ou l'usage du monde », Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, coll. Bibliothèque des Philosophies, 2006.

GAGNEBIN Charles, « La philosophie critique de Montaigne », Neuchâtel, Editions de l'Aire, 2007.

JOLLIEN Alexandre, « La construction de soi : un usage de la philosophie », Paris, Ed. Seuil, 2006.

JOLLIEN Alexandre, « Eloge de la faiblesse », Paris, Ed. du Cerf, 1999.

Ouvrages généraux

VEGLERIS Eugénie, « Des philosophes pour bien vivre », Paris, Ed. Eyrolles, 2007.

BEGORRE-BRET Cyrille, BOURDIN Dominique, BRIERE Véronique, BRUMBERG-CHAUMONT Julie, GODIN Christian, LEMOINE Maël, « 100 fiches pour aborder la philosophie », Paris, Ed. Bréal, 1998.

GODIN Christian, « La philosophie pour les Nuls », Paris, Editions Générales First, 2006.